

AURÉLIE
CROIZÉ

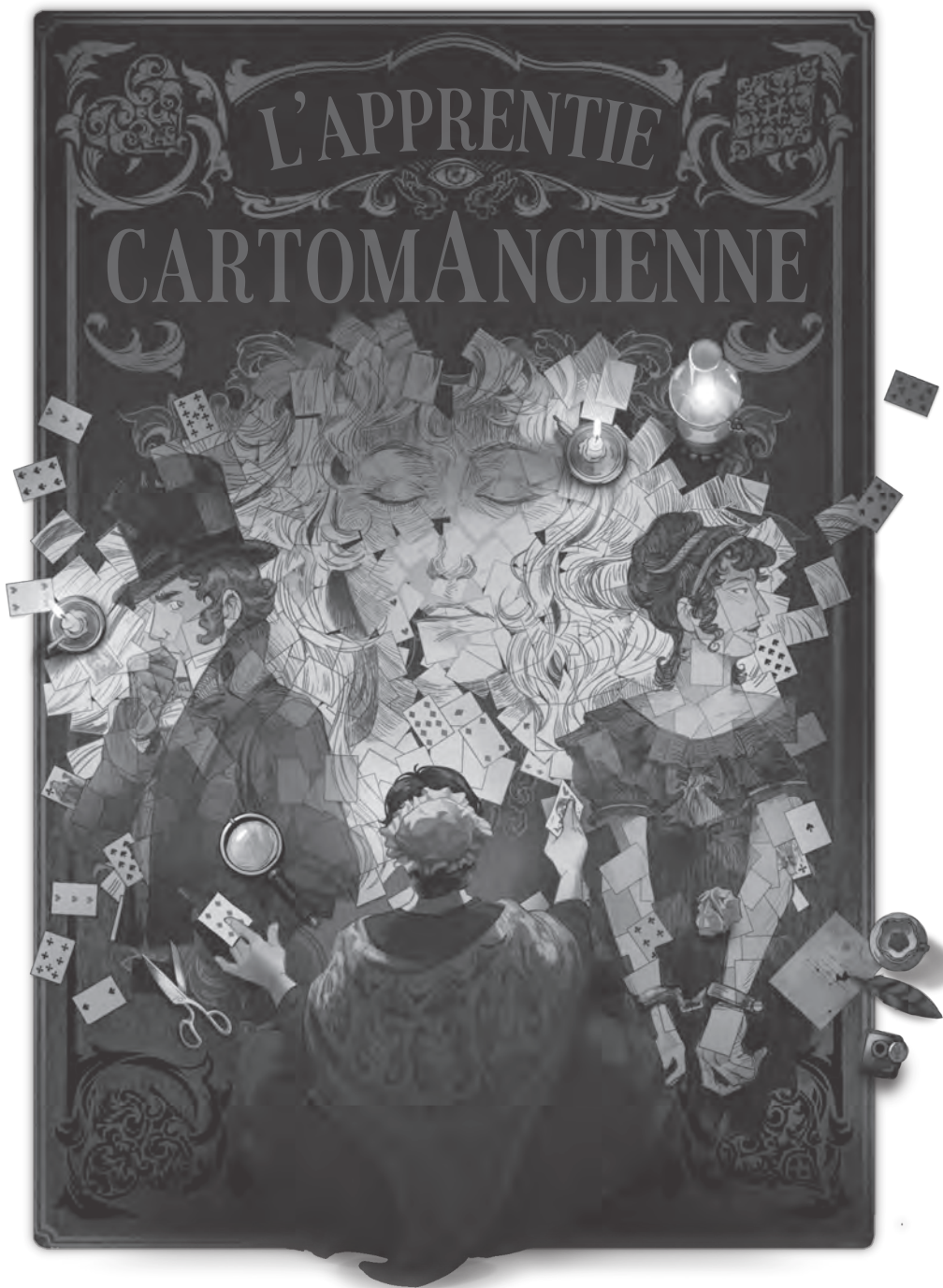
L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE



ÉC//OS



AURÉLIE
CROIZÉ



ÉC/HOS

PROLOGUE

Paris, juillet 1802

Le jardin du Palais-Royal grouillait de monde malgré l'heure tardive. Les lampes à huile se balançaient doucement en haut des poteaux, au gré de la brise. Leur lumière vacillante allongeait les ombres des passants qui conversaient, riaient ou négociaient, étourdis par la fragrance des filles de joie.

Tout ce que l'on cherchait à Paris se trouvait au Palais-Royal. Nombre d'étrangers et de provinciaux s'arrêtaient dans ce berceau des plaisirs et du luxe. Là, rassemblés dans un lieu clos qui ne communiquait avec l'extérieur que par des galeries ou des péristyles, se mêlaient distractions et commerces variés : spectacles, restaurants et cafés, boutiques, jeux et prostitution. Ce décor antique était le rendez-vous à la mode d'une société parisienne élégante et... plutôt libertine.

C'était le domaine de Louise.

Assise à une table de fortune qu'elle avait recouverte d'un vieux châle vert élimé, elle attendait le client. Elle avait

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

caché ses cheveux auburn dans un turban turquoise et la moitié de son visage derrière une voilette transparente. Quant à sa robe de chanvre d'un beige crasseux, plus d'une fois rapiécée, elle tenait par l'opération du Saint-Esprit. Il lui faudrait bientôt en voler une nouvelle.

Elle balaya la place du regard, avisant le quidam, nonchalamment adossé à l'une des arches de pierres, qui crachait régulièrement le surplus de son tabac à chiquer. Non loin, une femme au maquillage négligé et aux épaules dénudées faisait du charme à un gentilhomme en queue-de-pie, alors qu'un petit garçon en culotte bouffante et chemise râpée passait avec une boîte à musique usée, répandant sa mélodie métallique à chaque coup de manivelle.

Un homme s'approcha enfin, le menton fier, la démarche assurée et le cheveu aussi impeccable que son uniforme militaire. Il présentait fort bien. Sauf que les hommes, Louise s'en méfiait comme de la peste. Ils n'aimaient pas toujours ce qu'elle leur racontait. À cause d'eux – ou grâce à eux – elle avait rapidement deviné que toutes les vérités n'étaient pas bonnes à dire... surtout pour elle.

— Combien ? demanda-t-il d'un ton supérieur.

— Un franc.

Il poussa un petit rire moqueur certainement destiné à lui faire comprendre que ses tarifs étaient élevés. Il s'installa néanmoins sur la cagette en bois face à elle et glissa une pièce dans sa direction. Louise se redressa, s'empressa de saisir la monnaie qu'elle rangea dans son décolleté, puis lui désigna la boule de verre, au centre de la table.

— Posez votre question.

PROLOGUE

— Je me rends bientôt dans les contrées turques avec ma compagnie, et j'ai ouï dire que le sultan aurait pour projet de renforcer la mission militaire française. Dois-je me positionner pour aller à Constantinople ?

La jeune fille ne comprit absolument rien à ce discours. Et pour tout dire... elle n'en avait que faire ! Elle se borna plutôt à étudier chaque détail du visage de l'inconnu pendant qu'il parlait, notant chaque pli, chaque sursaut des lèvres, chaque expression qui lui livrait toutes les informations dont elle avait besoin pour répondre.

Le vieux flotteur en verre dont elle se servait n'était qu'un simple accessoire qu'un marchand avait rapporté dans ses filets. Il marquait sa place parmi les vauriens du Palais-Royal tout en légitimant les prédictions qu'elle faisait à ses clients. Mais le vrai pouvoir de la jeune fille résidait dans sa capacité à lire les gens, à déceler sur leurs traits les plus infimes secrets.

Cet homme, par exemple, exultait la joie qu'il masquait sous une apparente neutralité – signe qu'il camouflait aisément ses émotions, même les plus vives. Louise ne connaissait rien de la vie militaire, mais elle paria sur un métier de dupes où les sentiments n'avaient pas leur place, et où la moindre faiblesse vous valait un aller simple pour la tombe.

Malgré tout, il n'avait pu lui cacher son allégresse, celle qui, durant une fraction de seconde, s'était affichée sur son visage aussi clairement que du cristal. Ce bonheur véritable qui se révélait lorsque les petites rides à l'extérieur des yeux étaient engagées. Ses joues s'étaient soulevées, et ses lèvres relevées, à la seule pensée de faire bonne fortune chez les Turcs.

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

Louise reporta alors son attention sur la boule en verre aux reflets d'émeraude pour faire semblant d'y lire l'avenir de l'homme qui patientait. Cet homme qui avait fait fi du mépris qu'elle lui inspirait pour l'unique plaisir d'entendre une heureuse nouvelle. Sauf que...

Son dédain n'avait de cesse de questionner la jeune fille. Que valait la parole d'une enfant de quatorze ans à ses yeux ? Sûrement rien, à peine de quoi contenter son orgueil. Pourquoi, dans ce cas, devrait-elle lui donner ce qu'il désirait ? Pour une pièce ? Comme d'habitude, lorsqu'elle n'avait pas suffisamment d'argent pour acheter sa pitance, Louise la volait. Elle n'avait pas besoin de cet homme, pas plus que des autres. Si elle s'évertuait à continuer les divinations, ce n'était que pour être le plus honnête possible, même si dans la rue, toutes les méthodes étaient admises pour survivre.

Elle afficha donc son expression la plus neutre et son ton le plus placide pour lui répondre.

— Certes, l'idée est bonne. Ce projet sera largement connu, mais... vous n'obtiendrez pas le poste. Trouvez autre chose ! ne put-elle s'empêcher de renchérir.

À l'instant même où elle capta les deux lignes verticales qui s'étaient creusées entre les sourcils de son client, Louise sut qu'elle était allée trop loin. À l'évidence, elle n'aurait pas dû ajouter la dernière phrase. Elle lui sourit aussi aimablement que possible, espérant effacer la crispation de son visage, en vain. Tant pis ! Elle se leva doucement, épousseta sa robe pour faire diversion, puis s'enfuit à toutes jambes en abandonnant son châte élimé et sa fausse boule de cristal.

Le temps que l'homme réagisse, elle prit une longueur

PROLOGUE

d'avance. Elle s'engouffra dans un étroit corridor entre deux bâtiments où elle croisa une très belle femme aux longs cheveux blonds et aux yeux bleus. Surprise, celle-ci attrapa le médaillon d'argent qui pendait à son cou et se colla contre le mur pour la laisser passer.

— Merci ! lança Louise par-dessus son épaule.

Une fois sortie du Palais-Royal, elle souleva ses jupons d'une main et tint son turban de l'autre pour ne pas le perdre en chemin. Là, derrière une porte cochère, elle traversa la cour, poussa une planche mal fixée dans une clôture en bois, puis s'arrêta une seconde pour tendre l'oreille. Il la poursuivait toujours et... il n'était plus seul ! Visiblement, il n'avait pas du tout apprécié sa prédiction et avait trouvé de l'aide pour l'attraper. Sûrement voulait-il récupérer sa pièce, ou pire...

— Fichtre !

Louise repartit en courant, tourna aussi souvent que possible dans les ruelles, perdant peu à peu ses repères. À l'angle d'un hôtel, elle repéra le bruit caractéristique de la fontaine du jardin des Tuileries. C'était sa chance ! Ici, elle pourrait se cacher, et si elle était assez rapide, enjamber la Seine pour se fondre dans le quartier fortuné du faubourg Saint-Germain.

Elle s'engagea entre les arbustes parfaitement taillés, prenant soin de ne courir que dans l'herbe grasse qui atténuait le son de ses bottines. Elle franchit le domaine, puis se lança sur le pont Royal, à bout de souffle et en sueur. Son turban glissa en libérant ses cheveux, puis s'écrasa mollement derrière elle. Elle l'abandonna sans scrupules, et continua sur le quai Voltaire avec l'idée d'emprunter le pont des Arts pour revenir vers

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

le Palais-Royal. Mais dans sa précipitation, elle heurta une femme qui la retint par les bras pour l'empêcher de tomber.

Élégante, une trentaine d'années, ses boucles brunes savamment relevées, elle avait l'œil vif et saisit instantanément la situation quand les pas résonnèrent dans la nuit.

— Vite ! Cache-toi là, sous le porche de l'hôtel.

Louise s'exécuta sans se méfier, parcourant les quelques mètres qui la séparaient du bâtiment. Les hommes arrivèrent à la hauteur de l'inconnue, essoufflés eux aussi.

— Elle est partie par là ! s'exclama-t-elle d'une voix faussement apeurée en désignant l'exact opposé de sa cachette.

Dès qu'ils furent suffisamment éloignés, elle rejoignit Louise.

— Que te voulaient-ils ? demanda la femme, intriguée.

— Probablement me couper la langue pour avoir dit quelques vérités embarrassantes.

L'inconnue sourit de nouveau. N'importe quelle bourgeoise aurait dénoncé Louise à ces hommes, au seul prétexte qu'ils étaient mieux vêtus qu'elle. Cette femme, en plus de l'avoir protégée, n'affichait aucune forme de dégoût, ce qui attisa grandement la curiosité de la jeune fille.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Marie-Anne Lenormand, dit-elle, tout simplement. Toi, c'est Louise, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ? s'étonna-t-elle, ahurie.

— Ce sont les cartes qui me l'ont dit !

PROLOGUE

Ce n'était pas tout à fait vrai, puisque les tarots ne citaient jamais de nom. Mais ça, Louise ne l'apprit que bien plus tard.



LE CERCUEIL

Gare au Cercueil s'il est proche !
C'est maladie ou mort en approche.

Mercredi 5 décembre 1804
14 frimaire de l'an XIII¹

— Vous allez mourir, déclara Marie-Anne Lenormand en regardant les cartes étalées sur sa table circulaire drapée d'une nappe en dentelle blanche.

— Je vous demande pardon ! s'exclama le commissaire assis en face d'elle.

Tout ce que je voyais de l'homme, depuis ma cachette derrière la porte entrouverte, étaient ses larges épaules couvertes par une veste noire à col montant qui laissait apparaître ses tempes grisonnantes. Pourtant, je devinais que son visage reflétait la panique naissante de sa voix.

— Ne vous inquiétez pas ! ajouta Marie-Anne d'un geste nonchalant de la main. On meurt tous, un jour ou l'autre ! Et puis, je n'ai pas dit que cela vous arriverait

1. **Pour briller en société** : à l'époque du récit, le calendrier républicain (créé pendant la Révolution française) est d'usage. Il faudra attendre 1806 pour retrouver le calendrier grégorien, tel que nous le connaissons aujourd'hui. (Avouez que c'est la classe à placer dans une conversation !)

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

demain. Néanmoins, je prédis un avenir pavé d'embûches. J'entrevois un chemin qui se scinde, un choix cornélien où se mêlent amour et déchéance.

Elle posa son index sur une carte que je ne pouvais pas voir, même en me hissant sur la pointe des pieds. Je collai ma joue au chambranle pour maintenir mon équilibre sans risquer d'ouvrir davantage la porte, essayant de déchiffrer les expressions sur le visage de « mademoiselle Lenormand ». L'espièglerie au coin des lèvres, le défi dans le tremblement de son menton et le pétilllement jubilatoire dans ses yeux annonçaient déjà la sentence.

— Si vous ne prenez pas garde, la fièvre vous emportera, conclut-elle d'un ton étonnamment calme.

Cela faisait deux ans que je travaillais pour Marie-Anne Lenormand, « la plus célèbre cartomancienne et nécromancienne que la terre ait jamais connue » – selon ses dires, évidemment. Lorsque nous n'étions que toutes les deux, je l'appelais MAL. Un surnom que je ne devais pas utiliser en public, car officiellement je n'étais que sa servante.

Officieusement, j'étais son assistante.

Après notre rencontre près du pont Royal, elle m'avait proposé un emploi. J'avais tout de suite accepté. Celle que les Parisiens nommaient « la sibylle du faubourg Saint-Germain » m'offrait le gîte et le couvert contre quelques tâches qu'elle ne voulait pas faire – une occasion inespérée pour la fille des rues que j'étais. Si pour moi cela avait été une heureuse coïncidence, j'avais appris qu'il n'en était rien. MAL m'avait déjà vue à l'œuvre dans le jardin du Palais-Royal. C'était ainsi qu'elle avait eu vent de mon prénom.

LE CERCUEIL

Lorsque je lui avais demandé pourquoi elle m'avait choisie, elle avait répondu en désignant mes yeux : « je cherchais ce regard ». Ses tirages lui avaient annoncé une partenaire, plus jeune, dont l'esprit se lierait au sien au-delà de son entreprise.

Depuis ce jour, nous formions un duo imbattable. Elle lisait les cartes, moi les visages.

J'aimais ce poste parce qu'il m'avait offert la liberté. Je n'avais plus ni à quémander quelque argent, grimée en diseuse de bonne aventure, ni à fuir les clients mécontents ou les badauds un peu hardis. Surtout, j'étais attachée à MAL. Et je l'espionnais ! Enfin, « l'espionner » était un bien grand mot. Disons plutôt que *j'apprenais*.

Elle me traitait comme sa partenaire, partageait avec moi ses pensées politiques et philosophiques, m'encourageant à réfléchir par moi-même. J'avais le droit de lire tous les livres de sa bibliothèque. Et lorsque je butais sur un terme, elle me l'expliquait sans détour. Elle était fascinante !

Depuis Etteilla, le grand maître de la cartomancie mort treize ans auparavant, MAL était la plus reconnue dans l'art de la divination. Même si, en toute honnêteté, elle s'était à l'occasion enorgueillie de quelques prédictions auprès de personnalités connues qui n'étaient jamais venues à son cabinet. Je le savais, car c'était moi qui accueillais ses clients désormais.

— ASSEZ ! s'écria le commissaire en se levant brusquement. Vous n'êtes qu'une bonimenteuse, grognait-il tout bas en la pointant du doigt. Et, Dieu m'en soit témoin, vous ne l'emporterez pas au paradis.

MAL resta impassible, soutenant le regard de l'homme

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

qui l'écrasait de sa hauteur. Quant à moi, je sentis l'angoisse remonter dans ma poitrine, charriant avec elle l'aigreur de la bile. Même si les devineresses n'étaient plus considérées comme des sorcières, elles souffraient encore d'une mauvaise réputation, en particulier auprès de la police qui sollicitait leur don sans y croire totalement. La peur ! C'était là tout le problème. Il suffisait d'une prédiction audacieuse pour faire trembler les murs de « l'ordre public ». Et là où la peur régnait, la répression s'installait, irrémédiablement.

Lorsque le commissaire tourna les talons pour sortir de la pièce, je me précipitai dans le vestibule, puis revins avec sa redingote et son chapeau haut de forme. Il me les arracha des mains avant de quitter le cabinet en claquant la porte.

Je grimaçai. Bien que MAL ne s'en affole jamais, les quelques personnes de haut rang à qui elle avait prédit un avenir chaotique avaient toujours trouvé à se venger. Cela lui avait valu d'être emprisonnée, et ce, à plusieurs reprises !

Fort heureusement pour elle, Joséphine de Beauharnais, aujourd'hui impératrice, lui était fidèle. Même si Napoléon n'avait été sacré empereur que depuis peu, son pouvoir était incontestable. Et, par conséquent, l'avis de son épouse était largement pris en considération.

— Les hommes ! soupira MAL en regonflant ses cheveux bouclés avec ses doigts.

— Sa réaction te surprend ? Tu sais comme moi que ces messieurs n'aiment pas quand la situation tourne à leur désavantage. Alors, dis-moi, demandai-je réellement curieuse, pourquoi ne pas lui avoir annoncé ce qu'il souhaitait entendre ?

LE CERCUEIL

— Parce que cela n'aurait pas été aussi drôle ! avoua-t-elle en riant.

Je l'observai revenir à sa table de divination, encore secouée par l'hilarité de sa plaisanterie. Elle rassembla ses cartes, éparpillées par le départ précipité du commissaire, en un tas ordonné au milieu du meuble circulaire. Puis elle redressa la chaise aux pieds arqués, arrangea un peu les hauts rideaux de soie blanche qui encadraient la fenêtre, et porta un regard satisfait sur la pièce aux murs clairs et lumineux. MAL aimait tout ce qui lui conférait une apparente bourgeoisie, et son cabinet ne dérogeait pas à la règle. Loin de l'image de la diseuse de bonne aventure, il reflétait plutôt l'aisance et l'élégance de notre époque.

— Et la voilà qui chante, à présent, soufflai-je en secouant la tête, le sourire aux lèvres.

Elle n'avait vraiment peur de rien ni de personne, vivants ou morts. Elle n'hésitait jamais, par exemple, à pratiquer la nécromancie¹ pour converser avec un défunt. Personnellement, c'était un exercice auquel je ne m'étais jamais essayée – une mauvaise manœuvre, et vous vous trouviez affublée d'un esprit vengeur jusqu'à la fin de vos jours !

Pour le reste, ces deux dernières années à l'observer m'avaient appris quelques leçons et je tirais à l'occasion les cartes pour des prédictions privées. Elles s'étaient toutes avérées, ce dont je n'étais pas peu fière. Ceci étant, notre voisine de palier mise à part, je n'avais réalisé que des

1. **Pour briller en société** : à l'origine, la nécromancie est un art divinatoire qui consiste à communiquer avec les personnes décédées. C'est la culture pop qui a véhiculé la nécromancie comme la capacité de causer la mort ou d'animer un cadavre sans pour autant lui redonner vie. (Je ne sais pas vous, mais personnellement, j'aime autant la première définition.)

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

augures pour moi-même. cela limitait donc les éventuels mécontentements.

Paradoxalement, MAL était très attachée à sa réputation. Si elle se mettait à dos quelques dignitaires mal embouchés, c'était de son unique fait, mais jamais elle n'aurait toléré que je ternisse son nom en allant prédire l'avenir dans les rues boueuses de Paris. Alors, je continuais de l'observer en secret, affûtant mes sens dans l'idée de devenir une future cartomancienne de renom.

Pour le moment, je devais surtout aller au marché pour acheter du poisson frais. Je montai donc au dernier étage, dans l'appartement où nous habitions, pour y prendre mon châle ainsi qu'un panier en osier.

En redescendant, les marches craquèrent sous mon poids. De quoi alerter madame Lebœuf qui attendait mon passage avec impatience pour me tenir une longue conversation inintéressante comme seules les vieilles personnes savent le faire. Elle me parla du bel homme qui était sorti du cabinet de MAL, flattant sa grande taille, son port de tête militaire et son regard aussi froid que les neiges de Saint-Pétersbourg. Je lui souris poliment, me gardant bien de lui demander où se trouvait Saint-Pétersbourg, sans quoi j'étais quitte pour une énième discussion interminable. À la place, je la saluai chaleureusement et repris mon chemin, ouvrant la porte d'entrée de l'immeuble en même temps que madame Lebœuf fermait la sienne.

Là, battant le pavé avec vigueur, la pluie me provoquait. Je poussai un long soupir, car j'entrevois ce qui ne manquerait pas d'arriver. J'allais salir mes nouveaux vêtements ! Ceux offerts par MAL, à la suite de l'été où

LE CERCUEIL

j'avais grandi de dix centimètres d'un seul trait.

— Ce n'est pas une tenue convenable, Louise, avait-elle déclaré en désignant mes mollets apparents et mes bras serrés largement au-dessus du poignet. Celles-ci seront bien mieux.

Le sourire aux lèvres, elle m'avait tendu deux robes, dont la bleue en lin que je portais. J'étais restée immobile un instant, sans m'en emparer, trop ahurie pour accepter qu'elles me fussent vraiment destinées. À l'hospice des Enfants-Trouvés, où j'avais vécu jusqu'à mes sept ans, je n'avais jamais eu de vêtements à moi. On enfilaient ceux qui étaient à notre taille, puis on en changeait lorsque l'on grandissait. Évidemment, ce n'était pas dans la rue que la situation s'était améliorée. Je m'estimais heureuse, néanmoins, car bon nombre de nouveau-nés avaient été jetés dans la Seine par leurs parents pour éviter de s'encombrer d'une bouche de plus à nourrir.

Qu'à cela ne tienne ! Je n'allais pas reculer devant la pluie. J'inspirai profondément, abattis mon châle sur mes cheveux roux, aussi raides que ceux de MAL étaient bouclés, puis ouvris le parapluie que je laissais toujours dans le panier, en cas de besoin. Je calai ce dernier contre moi et m'engouffrai dans la rue Tournon en longeant les façades pour m'abriter au mieux.

MAL avait installé son cabinet ici, sur la rive gauche, dans l'un des quartiers de Paris les plus prisés par la noblesse. Un moyen pour elle de s'assurer une réputation fiable et honnête auprès de ses consultants. Dans cette partie de la ville, les rues étaient plus larges qu'à l'est, où les maisons à pan de bois étaient si hautes que le soleil ne filtrait que peu, où les passages étaient si étriqués que les



L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

gens préféraient rester dans leur quartier. Et je ne parlais pas de l'odeur abjecte des pots de chambre et des déchets déversés dans le caniveau, que seule la pluie drainait au loin. L'air y était poisseux et imprégnait vêtements, peau et cheveux. Il n'y avait pas à dire, je ne regrettais pas d'avoir suivi MAL.

Je descendis l'allée, prenant garde de ne pas trop éclabousser mon jupon, car j'avais horreur de sentir l'humidité remonter le long du tissu pour me glacer jusqu'à l'os. Dans la rue de la Seine, la brume venant du quai me colla comme l'emplâtre d'une plaie. Le fumet de la volaille rôtie embaumait l'air, se mêlant à l'odeur du crottin de cheval. Tous les domestiques que je croisais portaient des tenues en bon état, dans des lainages épais et chauds. Au faubourg Saint-Germain, point de haillons !

Je passai devant un premier café à la façade verte où des gens discutaient autour d'un verre de vin. J'aurais presque préféré y entrer plutôt que de poursuivre mon chemin sous cette pluie glaciale. Je le laissai pourtant derrière moi, dépassai le notaire et m'arrêtai avant l'hôpital de la Charité, cet immense bâtiment fondé par Marie de Médicis pour soigner les malades sans le sou.

Malgré l'orage, le marché accueillait ses sempiternels habitués venus échanger les derniers potins dont MAL était friande. Je me hâtai d'acheter ce dont j'avais besoin, restant malgré tout attentive aux personnes qui m'entouraient. Derrière son étal, la vendeuse de légumes passa plusieurs fois ses doigts dans l'encolure de sa blouse, visiblement gênée. Je repérai ses boutons mal mis, signe qu'elle les avait fermés à la hâte. *Fermés ou... refermés,*

LE CERCUEIL

ajoutai-je pour moi-même en voyant un homme sortir du coin du bâtiment en réajustant discrètement son pantalon.

Le sourire aux lèvres, j'achetai des pois et des fèves, puis à la table voisine, un peu de laurier et de ciboulette ainsi qu'une poignée de clous de girofle. Je passai ensuite chez le boulanger pour lui prendre deux grosses miches rondes. Si Marie-Anne n'avait pas de pain à tremper dans sa sauce au verjus, j'allais en entendre parler. Malheureusement pour moi, toute la fine fleur du faubourg Saint-Germain semblait s'être concentrée dans la boutique d'où s'élevait une délicieuse fragrance.

Le client devant moi essuya plusieurs fois son nez déjà bien rouge à l'aide d'un mouchoir en tissu qui détonnait avec sa tenue élégante. Le carré de coton s'élimait, le blanc immaculé d'antan tirait aujourd'hui sur un jaune pâle ; quant aux initiales qui y étaient brodées, elles me laissaient penser que l'objet lui était précieux. Personnellement, je n'avais rien gardé de ma vie d'avant. Je n'étais attachée à aucun colifichet. J'avais tout abandonné sur place lorsque MAL m'avait recueillie et je préférais largement vivre dans le présent plutôt qu'alimenter des souvenirs douloureux.

Je fixai les étagères en bois sur lesquelles le boulanger disposait ses miches et les vis dangereusement se vider. Je devinais que l'homme au mouchoir élimé n'en prendrait qu'une. M'était avis qu'il logeait seul, entretenant la mémoire de sa défunte femme. La vieille dame devant lui, en revanche, en achèterait plusieurs, car elle recevait du monde pour dîner. Ce fut, en tout cas, ce que m'indiqua son panier bien rempli.

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

Mes prédictions s'étant avérées, je repartis avec mes deux miches encore chaudes, et terminai ma course devant l'étal à poissons où le vendeur corpulent appâta le client de sa voix grasse. Sa marchandise ne paraissait pas de la première fraîcheur et son tablier immaculé m'informa qu'il n'avait manipulé aucune denrée de la matinée. Ce n'était pas le moment de lui acheter une morue. Je lui donnai plutôt soixante centimes de francs¹ contre deux harengs fumés, puis rentrai à l'appartement pour me mettre aux fourneaux.

Une fois dans la cuisine, j'attrapai un spill² dans le pot en fer-blanc fixé au mur, me dirigeai vers la cheminée du salon où j'enflammai le bâtonnet de bois, puis revins sur mes pas pour allumer le poêle. Tandis que le feu prenait, je remplis une casserole en cuivre avec l'eau de source achetée au porteur le matin même et entrepris d'y faire cuire les fèves. Je dressai ensuite le couvert pour deux dans la salle à manger.

Si j'avais été une « simple domestique », jamais je n'aurais partagé la table de ma maîtresse. Pourtant, dès mon arrivée, MAL m'avait dit :

— Je ne supporte plus de dîner seule, Louise. Joins-toi à moi !

1. **Pour briller en société** : jusqu'en 1960, notre monnaie était l'ancien franc. Et pour vous donner un ordre d'idée de sa valeur, voilà une rapide conversion : 1 euro = 6,55957 francs = 655,957 anciens francs. (Et là, vous venez de vous casser la tête pour faire la conversion en euros des 60 centimes d'anciens francs que coûtent les harengs... avouez !)

2. **Pour briller en société** : un spill est un copeau tout léger qui s'enroule sur lui-même lorsque le menuisier rabote son bois. On s'en servait pour répandre (du verbe anglais *spill*) le feu d'un endroit à un autre. Ce qui est plutôt pratique quand on sait que les allumettes n'existaient pas avant 1844 et les briquets modernes (au gaz ou à l'essence), pas avant 1903.

LE CERCUEIL

J'avais ouvert de grands yeux ronds et m'étais abstenue de tout commentaire en attendant de voir si elle me testait. Je savais maintenant qu'elle n'était pas aussi mesquine. Elle avait simplement trouvé en moi la compagnie qui lui manquait. De mon côté, j'avais enfin un foyer.

La plupart du temps, je l'écoutais parler et, les jours de marché, je lui rapportais tous les potins que j'avais ouï dire. Les habitants s'y regroupaient, échangeaient, s'enthousiasmaient sans discrétion, et MAL se servait de ces informations pour parfaire ses augures.

— Que s'est-il passé d'intéressant, ce matin ? demanda-t-elle, une fois attablée.

— Peu de choses. Sous la pluie, les gens bavardent moins.

MAL grogna doucement, étirant ses lèvres en une grimace avant de hausser les épaules et d'attaquer son poisson.

— Voilà qui est dommage. Je reçois madame Sagulier cet après-midi et j'aurais aimé connaître les tracas imaginaires qui la chagrinent, ces temps-ci.

Je ris sous cape. Madame Sagulier était une cliente habituelle du cabinet. Elle y venait si souvent que nous la soupçonnions de s'inventer des maux. Elle faisait partie de l'ancienne aristocratie qui avait fui durant la Révolution pour revenir à Paris maintenant que la ville avait retrouvé son calme. Sûrement trompait-elle l'ennui dans quelques tirages de cartes, car à chaque visite, elle souffrait d'une nouvelle bizarrerie qui nécessitait une confirmation de la part de MAL. Une confirmation de sa mort prochaine.

Quand elle arriva, ses cheveux enrubannés dans un turban, madame Sagulier me donna son épais pardessus

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

sans même m'adresser un regard. La vieille aristocrate avait gardé ses habitudes hautaines. Je retins la rancœur qui me tordait les boyaux, avant de ranger le manteau dans le vestibule. C'était monnaie courante, pour une domestique, d'être traitée de la sorte. Je n'aurais pas dû m'en formaliser, et pourtant... J'avais grandi en me débrouillant seule, sans jamais me laisser marcher sur les pieds par ces nobles de naissance. Alors parfois, ce rôle de servante me pesait plus que je ne l'aurais admis.

Une fois débarrassée de ma besogne, je me précipitai derrière la porte entrouverte. MAL laissait toujours un interstice, juste ce qu'il fallait pour satisfaire ma curiosité. Elle savait que je l'observais, voire elle l'espérait. Elle n'avait jamais eu d'élève, car elle *vivait* son don. Elle ne pouvait pas l'enseigner, puisqu'elle ne s'y prenait jamais deux fois de la même manière. À sa façon, elle m'offrait l'occasion de trouver ma propre voie.



LA MAISON

Dans le sanctuaire du foyer,
la Maison sera-t-elle bien entourée ?

La journée se terminait comme elle avait commencé, avec une bûche dans la cheminée de la grande salle silencieuse. MAL était couchée et je profitais du calme nocturne. En fixant les braises dans l'âtre, je me demandais quels événements nous attendaient le lendemain, quelles seraient les questions des clients. Fortune, voyage, amour ou vengeance ? Ce fut avec cette interrogation en tête que je me dirigeai vers ma chambre, tout au bout du couloir.

Elle était certes la plus petite du logement, mais avait le mérite de posséder une fenêtre qui donnait sur l'extérieur – c'était rarement le cas pour les servantes « ordinaires ». Et j'avais la chance de ne partager cet espace avec personne. Après des années à dormir dans la rue, qu'il pleuve ou qu'il vente, je n'allais pas cracher dans la soupe. Je jouissais même d'un vrai lit !

Je m'y installai et sortis mes cartes cachées sous l'oreiller. Il s'agissait d'un exemplaire du Petit Jeu dont MAL se servait pour les prédictions quotidiennes, le plus simple

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

à analyser. Il était idéal pour démarrer la cartomancie. Elle me l'avait offert à mon dernier anniversaire. Comme je ne connaissais pas la date précise, MAL avait décrété arbitrairement que ce serait le vingt-neuf germinal¹, jour du Saint-Parfait dans l'ancien calendrier grégorien. Je n'avais pas négocié, trop heureuse qu'une personne dans tout Paris souhaite fêter ma naissance. Et plus encore, grâce à ce présent, je m'étais autorisé un nouveau rêve : devenir une grande cartomancienne.

Chaque soir, avant de dormir, je réalisais un tirage par la méthode « oui-non ». Je chauffais d'abord le jeu contre ma poitrine, m'imprégnant de son énergie en lui insufflant la mienne. Puis je posais mentalement une interrogation dont la solution devait être oui ou non, tout en mélangeant le paquet avant de le couper avec ma main gauche, celle du cœur. Je rassemblais ensuite les deux tas et cherchais l'As de trèfle dans les treize premières cartes. S'il y était, la réponse était oui, sinon...

— La journée se passera-t-elle bien ?

Pas d'As de trèfle.

— Fichtre ! grognai-je, tout bas.

Je n'étais pas du genre à me contenter d'une telle réponse. Je me demandais d'ailleurs pourquoi je continuais ce genre de tirage alors que j'approfondissais systématiquement la question. Franchement, qui se bornait à un oui ou un non ? Je battis les cartes une seconde fois avant d'en sélectionner trois. La première représentait mon désir, ce que j'espérais de l'avenir.

1. **Pour briller en société** : c'est le poète Philippe François Nazaire Fabre qui a choisi les noms des mois du calendrier républicain en fonction des saisons et des événements naturels qui y sont associés. Ici, germinal se réfère à la période de germination. (Et si vous voulez vraiment clouer le bec de tonton au prochain repas de famille, concluez votre discours en disant « Ah ! Et le 29 germinal correspond au 18 avril du calendrier grégorien... »)

LA MAISON

La Dame de pique.

Si dans le Grand Jeu, les piques étaient plutôt de mauvais augure et les trèfles symbole de chance ou de protection, dans le Petit Jeu, c'était l'inverse. Ici donc, je me plus à croire que cette figure féminine m'annonçait un cadeau ou, tout du moins, une heureuse surprise.

La seconde lame était censée apporter un éclaircissement sur le comportement ou la cause de mon précédent présage : cette mauvaise journée à venir.

Le neuf de trèfle.

— Fichtre ! Et refichtre ! La carte du travail par excellence.

J'étais presque sûre qu'elle ne parlait pas vraiment du mien puisque j'avais posé ma question en pensant à MAL et ses prédictions. Autrement dit, le tirage m'indiquait que des problèmes étaient à prévoir avec l'un de ses augures.

La dernière lame représentait la réponse directe à mon interrogation. Si elle était bonne, la journée ne serait peut-être pas si mauvaise. Je la retournai, non sans une certaine appréhension. Je me méfiais des effets de zèle de MAL, car nous étions faites du même bois. Si l'attitude d'un client ne lui revenait pas, elle était tout à fait capable de lui prédire les pires atrocités.

Le six de pique. Renversé.

La carte était apparue à l'envers, ce n'était jamais anodin. Ainsi placée, à côté du neuf de trèfle, elle ne pouvait dire qu'une chose : MAL allait perdre son confort.

— Que va-t-elle encore faire ? soufflai-je en me laissant tomber sur le lit.

La tête sur l'oreiller, je fixai le plafond jusqu'à ce que la bougie posée sur mon petit tabouret en bois se soit

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

entièrement consumée. Je frissonnais dans l'obscurité grandissante, regrettant le silence que j'affectionnais tant d'ordinaire. À cet instant, j'aurais donné cher pour entendre le hululement d'une chouette, voire les sempiternelles histoires de madame Lebœuf. Je l'aurais volontiers laissée me parler de Saint-Pétersbourg. Honnêtement, j'étais terrifiée à l'idée de revivre l'événement de l'année passée.

À la même période, le général Moreau¹, furieux des prédictions que MAL avait énoncées à son épouse, l'avait fait arrêter pour trahison. C'était l'inculpation la plus couramment formulée contre les devineresses un peu trop... hardies. Durant une quinzaine, je m'étais trouvée sans nouvelles d'elle, livrée à moi-même. Heureusement, madame Gilbert, notre voisine du rez-de-chaussée, m'avait épaulée. Mais elle n'était plus là, aujourd'hui. Paix à son âme.

Peut-être me faisais-je des idées. Après tout, un tirage était toujours affaire d'interprétations. Raison pour laquelle MAL démarrait ses séances en posant des questions à ses clients. Elle affinait ainsi la psychologie de la personne qui lui faisait face et s'en servait pour ses présages.

Je m'étais sûrement trompée quelque part. Ce fut en tout cas ce que je me répétais cent fois avant de sombrer dans les bras de Morphée.



1. **Pour briller en société** : Jean-Victor Moreau est breton et fils d'un avocat rennais. (Mon petit côté chauvin me poussait à vous le préciser, mais notez surtout qu'il n'a pas suivi la voie de son père.) Il intègre l'armée et devient général. Raison pour laquelle Napoléon tente de l'attirer dans son entourage (comme il l'a fait pour d'autres généraux). Sauf que les deux hommes ne s'entendent pas... à tel point que Moreau s'associe à Cadoudal et au général Pichegru pour renverser Napoléon. (Y arrivent-ils ? Je vous laisse chercher !)

LA MAISON

Jeudi 6 décembre 1804

15 frimaire de l'an XIII

Aux premières lueurs du jour, je m'éveillai en sursaut. Quelle heure était-il ? Étais-je en retard ? Je tendis l'oreille, et n'entendant aucun bruit, je soufflai de soulagement bien au chaud sous ma couverture. Je n'aimais pas me réveiller ainsi, les yeux encore collés de fatigue et l'urgence au ventre – la faute à ma nuit agitée. Parfois, je me sermonnais de réaliser des prédictions le soir. En particulier quand cela donnait naissance à des renards venus me dévorer dans mes cauchemars.

Je me secouai pour sortir du lit, fis une rapide toilette à l'aide d'un linge humide et parfumé, puis m'habillai à la hâte. Il faisait si froid que tout mon corps tremblait et les poils de mes bras se dressaient au garde-à-vous. J'enfilai mes bas de laine et mes chaussons en cuir fin, puis déroulai mon programme habituel.

Chaque jour, je me levais la première, ravivais le feu dans la cheminée avant de faire de même avec le poêle en faïence du cabinet, au rez-de-chaussée de l'immeuble. Puis je sortais acheter les quelques journaux qui n'avaient pas disparu après la censure de Napoléon. MAL aimait les lire en buvant son café.

Ce matin, les gros titres annonçaient une série d'incendies dans le Nord de Paris, reléguant la rubrique nécrologique à l'arrière-plan. C'était dire combien la ville était calme si, d'ordinaire, la seule nouvelle digne d'intérêt était le décès de ce pauvre monsieur Albert. Je parcourus l'article pour apprendre qu'une personne avait délibérément mis le feu à plusieurs maisons dans le

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

faubourg Saint-Honoré, un quartier prisé des aristocrates, non loin du Palais-Royal.

La chronique avait beau s'étaler en première page, elle ne donnait que peu d'informations sur l'affaire. Les gardes-pompes¹ tentaient de circonscrire les flammes tandis que la police protégeait les habitants. Au cœur du tumulte, quelques gentilshommes criaient à la vengeance pendant que leurs épouses pleuraient la perte de leurs biens.

Sur le chemin du retour, je commandai deux seaux d'eau à un porteur, puis remontai préparer le café, cette infâme boisson que MAL avalait pour son petit déjeuner. Elle y faisait sa première prédiction du jour, dans le marc au fond de la tasse. Le prix de ce liquide noir et amer était d'ailleurs outrageusement excessif. Heureusement pour MAL, les affaires étaient florissantes. De mon côté, je me contentais d'une grosse tranche de pain et d'une tisane.

Après le repas, je nettoyait l'appartement et le cabinet, m'assurais que tout était impeccable pour accueillir les premiers clients. Entre deux tâches, je portais des messages ou faisais des courses. J'avais vraiment tout de la domestique accomplie, ce qui me permettait de me fondre dans la masse. Personne ne faisait jamais attention à moi.

Dans le bureau de MAL, je jetai un œil sur son carnet de consultations pour repérer d'éventuelles personnalités

1. **Pour briller en société** : à Paris, en 1699, un certain François du Périer Dumouriez (comédien et laquais de Molière) ramène une pompe à bras (engin qui sert à pomper l'eau) d'un de ses voyages aux Pays-Bas et la présente à Louis XIV qui l'autorise à les fabriquer et les utiliser. C'est le point de départ de ce qui va devenir le corps des gardes-pompes en 1716, les premiers pompiers de France. (Essayez de placer « garde-pompe » dans une conversation et venez me dire ce qui s'est passé !)

LA MAISON

qui viendraient à lui faire du tort si l'une de ses prédictions leur déplaisait. Je n'aperçus *a priori* rien d'alarmant.

J'accueillis donc les premiers clients qui s'entassèrent dans l'antichambre où ils devaient patienter – parfois deux bonnes heures – avant de rencontrer la célèbre cartomancienne. Seuls les riches aristocrates prenaient des rendez-vous particuliers qu'ils payaient jusqu'à cinq cents francs¹ !

C'était précisément dans ce moment d'attente que je déchiffrais leurs visages. J'écrivais ensuite une note pour MAL, que je lui glissais discrètement dans la main lorsque j'accompagnais le consultant jusqu'à la porte du cabinet. Nous avions établi ensemble un code pour éviter que le drame avec monsieur Lebrun ne se reproduise.

Ce vieil homme avait aperçu le papier sur lequel j'avais indiqué « immense tristesse », « marque d'alliance », « décès de sa femme ? ». Il en avait été si choqué qu'il en était mort sur le coup ! Le docteur avait conclu à un arrêt du cœur, et j'avais grandement culpabilisé.

MAL organisait ses prédictions en fonction de la bourse de chacun. Le client choisissait son tarif. Ensuite, elle battait les cartes, les lui faisait couper avant d'examiner longuement sa paume. Elle lui posait quelques questions comme le lieu, la date approximative de sa naissance, ou encore la fleur, l'animal et la couleur qu'il préférerait. Et après un moment de recueillement, elle formulait une première prédiction. Puis, selon les jours et les bourses, elle utilisait le marc de café, le blanc d'œuf ou

1. **Pour briller en société** : allez ! je suis sympa, je vous aide : 500 anciens francs correspondent à 0,76 euro... autant dire rien ! Sauf qu'à l'époque, un ouvrier qualifié, tel qu'un bijoutier, un parfumeur, un tailleur ou un ébéniste pouvait gagner 4 à 6 francs par jour. Et le prix d'un pain de quatre livres variait entre 50 et 90 centimes. (Et je parle bien d'anciens francs !)

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

l'eau réfléchi dans un miroir pour poursuivre la séance. Elle était incroyable !

Je passai la matinée, cachée derrière la porte entrouverte, à écouter les consultations avec tant d'appréhension que mes muscles s'en trouvèrent tendus à outrance. Jusqu'à présent, MAL n'avait rien annoncé qui puisse lui attirer les foudres d'un client mécontent. Peut-être avait-elle également deviné que la journée serait compliquée et s'en était-elle servie pour modifier l'avenir ? Ou bien m'étais-je véritablement trompée ? Bien que cette hypothèse m'arrache une grimace, j'avouais volontiers que je préférais cela à son emprisonnement. L'idée de son absence m'était insupportable à plus d'un titre. Ne plus l'avoir près de moi semblait irréel et angoissant. Comment ferais-je sans ses conseils ? À qui rapporterais-je les secrets des clients ?

À force d'y penser, mon estomac s'était noué tant et si bien que je ne pus rien avaler durant le déjeuner.

— Es-tu souffrante, Louise ? me demanda MAL en engloutissant son ragoût de bœuf.

— Un mauvais rêve qui me colle à la peau. Ne t'inquiète pas.

— Un mauvais rêve ? Raconte-le-moi ! exigea-t-elle, tout à coup sérieuse.

— Je t'assure qu'il n'y a point de raison de t'alarmer.

— Et moi, je puis t'affirmer deux choses. Les songes sont des ponts entre le monde des esprits et le nôtre, le lieu parfait pour des messages. Il ne faut jamais les sous-estimer. De plus, je te connais suffisamment bien pour savoir que si tu te trouves à ce point oppressée par cet augure, c'est qu'il y a quelques vérités à en tirer.

LA MAISON

Devant son air impérial et ses yeux perçants, je m'inclinai. Je lui fis part de ma prédiction, et de ce renard que j'avais vu, en cauchemar, me poursuivre dans les rues de Paris pour me dévorer vivante.

— Le renard est un animal intelligent et rusé, déclara-t-elle en croisant les mains au-dessus de son assiette. Nous pourrions aisément l'associer au neuf de trèfle.

— La carte du travail ! m'exclamai-je. Tu es donc d'accord avec moi lorsque je pressens un malheur dans tes consultations du jour.

— Je ne crois pas qu'il soit question de moi, ici. Pas tout à fait. Certes, il se peut qu'un événement survienne, ce jour, mais c'est *toi* que le renard a dévorée.

— Insinues-tu que je vais faire une erreur qui va te mettre dans l'inconfort ? demandai-je d'une voix aiguë.

— Louise, n'écoutes-tu donc rien ? Il ne s'agit point de moi.

— Je ne suis pas certaine de saisir.

— À l'évidence, conclut-elle, mystérieuse, en me servant un verre de vin coupé à l'eau. Bois ! Ça ne te fera pas de mal.

MAL souriait. Elle *souriait*. J'étais si terrifiée par ses propos que la bile me montait à la gorge, et elle... souriait ! Je la fixai avec des yeux ronds tandis qu'elle plongeait de nouveau sa cuillère dans son ragoût, me complimentant au passage pour mes talents de cuisinière. Comment faisait-elle pour rester stoïque face à de telles prévisions ? J'avalai une longue goulée en grimaçant avant de reprendre.

— MAL, les émotions s'émoussent-elles avec le temps ?

— Demandes-tu cela par rapport à ton augure ?

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

Je hochai la tête, incapable de répondre à haute voix. Je n'aimais pas les conversations « sentimentales », celles qui creusaient à l'intérieur de moi pour me laisser pantelante et haletante. MAL le savait. La plupart du temps, nous ne parlions que de faits, tangibles et non négociables. Pourtant, si je me sentais libre de lui poser cette question aujourd'hui, c'était bien parce que le lien que nous partagions s'étendait au-delà du seul aspect professionnel. Grâce à elle, j'avais un foyer, une famille. MAL *était* ma famille.

— Les émotions ne s'émoussent pas, répondit-elle en me regardant avec une douceur infinie. Disons plutôt qu'avec le temps, l'on s'arme pour affronter la vie et ses péripéties. Lorsque l'on en choisit une comme la mienne, il est de bon ton d'en avoir l'allure, mais ne t'y trompe pas, Louise ! Je ne suis point insensible. Il m'arrive même, à l'occasion, d'être horrifiée face à une carte.

— Vraiment ? l'implorai-je presque en me levant à moitié de ma chaise, déclenchant les rires de MAL.

— Vraiment. Mon secret, dans ce cas-là, est de fermer les yeux, d'inspirer profondément, puis d'afficher un large sourire lorsque je pose à nouveau le regard sur mon client. Car une chose est sûre, Louise, la vie est moins terrifiante quand on lui sourit.

J'abordais l'après-midi avec un peu plus d'optimisme. Ce qu'avait dit MAL m'avait soulagé d'un grand poids. Avec elle, je pouvais affronter tous les obstacles qui se présenteraient. Si ma prédiction ne concernait que moi, je m'en débrouillerais.

Cela dit, il ne se passa rien jusqu'à la soirée. Ce ne fut qu'une fois le soleil caché derrière les bâtiments de

LA MAISON

la rue Tournon que l'inspecteur Brandicourt accourut au cabinet. Nous l'aperçûmes par la fenêtre alors qu'il traversait la cour d'un pas pressé, et MAL émit un petit claquement de langue éloquent. Elle porta sur moi un regard lourd de sous-entendus, un regard qui disait : « je crois qu'il vient pour toi. »

Il toqua prestement à la porte, je lui ouvris sans montrer mon trouble, puis inclinai la tête en guise de bonjour avant de m'écarter pour le laisser entrer dans le corridor.

— Bonjour, Louise, me salua-t-il à bout de souffle. Comment allez-vous ?

— Bonjour, Inspecteur, répondis-je chaleureusement à cet homme qui avait toujours un mot gentil pour moi. Je vais bien, je vous remercie. Et vous-même ? Comment se portent votre femme et votre fils ?

— Bien, tous les deux. Henri a fait ses premiers pas, la semaine dernière ! s'exclama-t-il, l'œil pétillant, avant de reprendre son air grave. Dites-moi, Louise, mademoiselle Lenormand est-elle disponible pour une consultation d'urgence ?

Son visage, avenant et lisse, arborait les marques d'une fatigue accumulée. De larges ombres soulignaient ses yeux bleus et accentuaient la courbure de ses sourcils, lui donnant une expression contrariée qui lui était peu familière.

— Je vais m'en assurer. Suivez-moi, s'il vous plaît, ajoutai-je en le guidant vers l'antichambre avant de rejoindre MAL à qui j'annonçai : l'inspecteur requiert tes compétences pour une affaire urgente.

— En es-tu certaine, Louise ? insista-t-elle en soutenant mon regard, son éternel sourire malicieux

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

accroché au coin des lèvres.

— C'est ce qu'il m'a rapporté, répondis-je avec la désagréable impression de ne pas saisir ce qu'elle insinuait.

— Hum...

Elle afficha une moue qui semblait dire « je ne crois pas que tu aies bien analysé la situation ». Mais avant que je lui demande des précisions, elle reprit la parole.

— Et comment se sent-il ?

— Inquiet, à n'en pas douter. Ses mains tremblent, il s'est rongé les ongles et le filet de sueur qui coule dans son cou n'a rien à voir avec son empressement à venir ici.

MAL hocha la tête, visiblement satisfaite de mon analyse visuelle.

— Soit, amène-le-moi ! Je vais le recevoir.

Je repartis chercher l'homme qui faisait les cent pas dans la pièce à côté. En plus des symptômes déjà décrits, je notai ses pupilles rétrécies, signe d'une négativité extrême qui lui donnait l'air d'un glaçon endeuillé. Je le guidai jusqu'à la porte qu'il connaissait bien et le fis entrer.

L'inspecteur Brandicourt était l'un des rares membres des forces de l'ordre qui n'avait pas peur de venir consulter MAL pour l'aider dans ses affaires lorsque celles-ci ne semblaient avoir ni queue ni tête. La plupart du temps, il s'agissait de banales histoires de contrebande. Pas ce soir.

— Mademoiselle Lenormand, l'heure est grave ! Vous devez me promettre d'être discrète au sujet de cette affaire, sans quoi je pourrais bien être inquiété par le préfet lui-même.

— Cessez de jouer avec mes nerfs, Inspecteur ! Parlez !

— Une femme a été tuée, lui confia-t-il alors.

LA MAISON

— Un meurtre ? s'étonna MAL alors que Brandicourt regardait autour de lui pour s'assurer que personne n'avait entendu.

Je retins un cri de surprise en mettant la main sur ma bouche. C'était donc ce que disaient les cartes. La nouvelle qui allait survenir, celle qui sortirait MAL de sa routine. Il n'y avait, à mon sens, pas plus inconfortable que de travailler sur un homicide. Néanmoins, si l'affaire était élucidée par ses soins, cela aurait des répercussions bénéfiques sur son cabinet. Peut-être remonterait-elle dans l'estime des hauts dignitaires de police.

Je m'adossai au mur et soufflai de soulagement. MAL s'était trompée. Il n'avait jamais été question de moi. Mon cauchemar n'avait été qu'un rêve alimenté par mes propres angoisses. Certes, l'idée de travailler sur une enquête pour meurtre avait de quoi donner la chair de poule, mais rien de plus. J'allais enfin pouvoir me détendre et goûter mon ragoût de bœuf !

De nouveaux coups frappés à la porte me sortirent de mes pensées. Je me décollai du mur pour aller ouvrir et me retrouvai face au commissaire Rambour flanqué d'une demi-douzaine de gardes. Il ne me fallut qu'une seconde pour comprendre qu'il était venu se venger. Sans s'encombrer de politesse, il passa devant moi pour se diriger directement vers le cabinet où MAL s'entretenait avec l'inspecteur.

— Attendez ! m'écriai-je en lui barrant le chemin. Vous ne pouvez pas entrer. Mademoiselle Lenormand est en consultation.

— C'est le cadet de mes soucis. Poussez-vous ou je vous arrête également !

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

Il me bouscula, puis pénétra dans la pièce, suivi de ses subalternes, m'obligeant à jouer des coudes pour me faufiler. Le commissaire lança un regard noir à l'inspecteur qui resta de marbre. Enfin, en apparence tout du moins, car je captai la goutte qui glissait dans son cou. Rien ne lui interdisait de consulter une cartomancienne, *a fortiori* sur son temps libre, pourtant les deux hommes semblaient tendus.

— Mademoiselle Lenormand, je suppose que vos tarots vous ont averti de ma venue, s'amusa le policier aux tempes grisonnantes.

— Pas mes tarots, mon horoscope, le reprit-elle pour se moquer de lui.

— Trêve de raillerie, Mademoiselle. Je vous arrête pour trahison.

— Est-ce là votre réponse à mon augure de la veille ? N'avez-vous pas l'impression d'exagérer ?

— Vous devriez savoir que l'on n'annonce pas la mort d'un membre de l'ordre public sans en payer le prix. La prison vous rendra sans doute moins arrogante. Et, grâce à moi, vous y resterez longtemps.

— Non, pas très longtemps, car j'ai tiré au Grand Jeu l'As de trèfle.

— Et que représente cette carte ? ne put-il s'empêcher de demander d'un ton agressif.

— Votre déchéance prochaine, Commissaire.

L'homme ne répondit pas, se contentant de l'emmener dans son sillage pour repartir comme il était venu. Mon corps se remit brusquement en mouvement au moment où MAL passa le pas de la porte, ferrée telle une criminelle.



LE CHIEN

Si tu trouves sur ton chemin le Chien,
il annonce sûrement amitié et soutien.

— Non, soufflai-je en amorçant un pas dans sa direction.

L'inspecteur Brandicourt me retint, m'assurant qu'il n'y avait rien que je puisse faire à ce stade. Alors que la silhouette de MAL disparaissait dans la nuit, les larmes roulèrent sur mes joues.

— Je m'en doutais ! m'exclamai-je en portant les mains à ma tête. Depuis son arrestation l'année passée, les services de Joseph Fouché la surveillaient. Ils l'espionnaient et faisaient des rapports sur ses consultants ! m'écriai-je, nerveusement.

Je le savais pour avoir surpris l'un d'eux devant l'immeuble, un matin. L'inspecteur Brandicourt lui-même l'avait confirmé un jour qu'il était venu au cabinet. MAL s'en moquait, bien sûr. Elle disait souvent qu'ils devaient bien justifier leur salaire.

— Pourquoi fait-elle si peu cas de ce que racontent les gens à son propos ? m'énervai-je.

À coup sûr, elle m'aurait répondu qu'exister dans le

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

regard des autres ne lui apporterait que frustration. Soit ils l'encenseraient soit ils la dénigreraient. Dans tous les cas, ce ne serait que projection et jugement personnel. Et de cela, elle ne voulait pas être l'esclave.

En attendant, je me retrouvais de nouveau seule. Seule avec ma colère. Seule avec mes questions. Et surtout, seule avec ma panique.

L'inspecteur Brandicourt, dont la bienveillance à mon égard n'était plus à prouver, se sentit obligé d'interférer.

— Je m'en vais de ce pas à la prison de la Force pour avoir de plus amples informations, déclara-t-il.

— Quelles informations ? Ils l'ont emmenée pour trahison ! Il n'y a pas plus injuste prétexte. Ils vont l'enfermer. Ou pire ! paniquai-je en empoignant mes cheveux, les larmes aux yeux.

L'inspecteur posa ses mains sur mes épaules et m'obligea à le regarder en face.

— Calmez-vous, Louise ! m'ordonna-t-il, doucement. Soyons pragmatiques ! Je vais me renseigner sur l'affaire. De votre côté, avez-vous de quoi vous sustenter pour les prochains jours ?

Je hochai la tête. Il restait quelques sous dans la bourse destinée aux achats de nourriture. S'il le fallait, je ne prendrais qu'un repas quotidien et me contenterais de pain. Brandicourt m'offrit un demi-sourire qui se voulait peut-être rassurant, mais qui n'eut pour effet que de m'inquiéter davantage. Alors qu'il se tournait déjà, prêt à partir, je le retins par la manche.

— Attendez ! Que puis-je faire pour l'aider ? Je ne veux pas rester sans rien tenter.

Il soupira, lèvres pincées, puis réfléchit quelques

LE CHIEN

instants. Je lisais ses expressions à mesure qu'elles s'affichaient sur son visage, indécision, concentration, angoisse, et enfin satisfaction.

— Il se pourrait que l'Impératrice soit une alliée précieuse dans cette situation. Après tout, elle a déjà intercédé en la faveur de mademoiselle Lenormand lors de sa précédente arrestation. Pourriez-vous lui porter un message ?

— Oui ! m'exclamai-je, me sentant un peu idiote de ne pas y avoir pensé moi-même. Je m'en occuperai dès demain.

— Très bien. Je ne manquerai pas de vous tenir informée. Bonne nuit, Louise.

— Bonne nuit, Inspecteur, répondis-je en inclinant la tête.

Une fois la porte refermée, je m'appliquai à dérouler mes tâches, comme à l'accoutumée, pour éviter de m'effondrer. Mes jambes tremblaient, mon cœur battait à tout rompre et des larmes débordèrent à nouveau alors que je nettoyait chaque recoin du cabinet. Je mis en ordre les papiers volants, puis montai m'occuper de l'appartement, affreusement silencieux sans les fredonnements de MAL. Je laissai les rideaux ouverts pour que la lumière vacillante des lanternes à huile, suspendues aux poteaux dans la rue, apporte un peu de mouvement dans la pièce.

Je me forçai ensuite à avaler un morceau de mie avec un verre d'eau. Rien de plus. Même le reste de ragoût ne me faisait pas envie. Alors que je me trouvais seule, attablée devant la miche de pain que j'avais achetée la veille, la panique me submergea totalement. Et si MAL ne revenait pas. Si elle était emprisonnée à vie, qu'allait-elle devenir ? Et moi ?

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

Je ne voulais pas retourner dans la rue. Je ne voulais pas retrouver les allées sombres, étroites et malodorantes. Je ne voulais pas voler pour survivre. Et surtout, je ne voulais plus craindre pour ma vie, la nuit, lorsque je m'endormais d'un œil dans un recoin de Paris.

Je me glissai dans le salon où MAL aimait s'installer pour dessiner, lire et tirer les cartes. Seule la lueur extérieure illuminait faiblement la salle. Je pris son châle sur le dossier de la chaise, près du bureau, m'enroulai dedans, puis m'assis sur le fauteuil aux pieds arqués dont la garniture en soie blanche représentait de gros bouquets de fleurs. Ainsi posée, entre la fenêtre et la cheminée qui diffusait encore un peu de chaleur, pelotonnée dans l'odeur de MAL, je m'endormis.



*Vendredi 7 décembre 1804
16 frimaire de l'an XIII*

Je m'éveillai, comme d'habitude, avec les premiers rayons du soleil qui coloraient le ciel de nuances de rose et d'orange. Tout était calme. Je me massai la nuque, raide d'avoir dormi assise, m'étirai en bâillant, puis me levai pour raviver le feu dans un état second, presque automatique. Après quelques secondes, l'urgence de la situation me rattrapa. MAL était en prison.

Je lâchai le tisonnier et me précipitai au bureau d'où je sortis une grande feuille de papier – de celles que l'on destinait aux personnes de haut rang –, une plume ainsi que le petit flacon d'encre noire. Mon écriture, déjà

LE CHIEN

moyenne en temps normal, était horrible du fait de ma main tremblante. J'avais appris à écrire à l'hospice, mais ne m'étais plus entraînée durant mes années dans la rue. Ce ne fut qu'au service de MAL que je m'y étais remise, afin de l'aider dans ses tâches administratives.

Je veillai néanmoins à ne pas goûter sur la feuille, ce qui m'aurait obligée à recommencer. Et Dieu savait combien le papier était cher. Je m'astreignis à raconter à l'Impératrice le malheur qui frappait MAL avant de souffler sur l'encre pour la faire sécher. Je pliai ensuite ma missive, que je cachetai avec le sceau du cabinet, un œil ouvert entre deux mains en calice.

Je m'empressai enfin de faire ma toilette pour avoir l'air le plus présentable possible, délaissai le petit déjeuner puis sortis de l'appartement au pas de course. Alors que je remontais la rue Tournon en tenant ma robe pour ne pas m'y prendre les pieds, je glissai sur des pavés verglacés, tentai vainement de me rattraper, et terminai à terre. Une violente douleur traversa mon bras, du poignet jusqu'au coude, m'arrachant une grimace. Les passants me lancèrent à peine un regard. Peu m'importait, je n'avais qu'un objectif en tête et aucune place pour mon orgueil blessé.

Je me relevai en frottant mon jupon, et tournai dans la rue Jacob, bordée d'immeubles et d'hôtels, qui était si étroite que le soleil ne l'éclairait pas encore à cette heure matinale. J'avais si peu l'habitude de me presser que mon corps tout entier transpirait, collant ma robe à ma peau et mes cheveux sur ma nuque. La sensation était désagréable, mais je ne pouvais me permettre de traîner. Je voulais arriver aux Tuileries avant les nobles qui peuplaient quotidiennement les lieux, attirés par l'aura de l'Empereur.

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

J'espérais simplement que l'amitié de Joséphine envers MAL serait suffisante pour me faire entrer.

Je traversai le pont Royal avec quelques valets qui promenaient les chiens de leurs maîtres, puis débouchai sur le côté du bâtiment. Je le contournai et m'engouffrai dans le jardin, sous l'œil scrutateur du garde qui surveillait l'un des accès. Plus j'avancais, plus j'étais impatiente. Je courais presque en grimpant les marches du palace, laissant derrière moi le grand bassin rond.

Après avoir vu se succéder Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, le palais des Tuileries logeait aujourd'hui le premier Empereur de France, Napoléon. Quant à son épouse, l'impératrice Joséphine, elle ne résidait jamais plus de quelques mois à Paris. Pour le reste, elle partageait son temps entre son château à Malmaison et ceux de Fontainebleau ou Rambouillet. Ce qui ne faisait qu'accroître mon angoisse. Je la savais sur Paris actuellement, du fait de son sacre récent, mais combien de jours encore serait-elle présente pour aider MAL ? Avait-elle au moins le pouvoir de le faire ? Ou même l'envie ?

Comme je m'y attendais, je fus arrêtée net aux portes du palais par les gardes en habit vert doublé de blanc.

— Je viens de la part de mademoiselle Lenormand, affirmai-je d'une voix que j'espérais assurée.

— Sa Majesté l'Impératrice ne reçoit pas sans invitation.

— Mais c'est important ! m'exclamai-je. Dites-lui que je viens de la part de mademoiselle Lenormand, s'il vous plaît !

Ils me répondirent tous deux par un silence de plomb,

LE CHIEN

fixant leur regard au loin, bien au-dessus de ma tête. J'entendais mon sang battre contre mes oreilles et mon cœur accélérer plus que de raison. Je respirai vite et fort, soudain en proie à la panique. Les larmes au bord des yeux, je me dépêchai de sortir la lettre, mais dans ma hâte, je ne trouvai pas ma poche. Je tâtonnais en sentant l'hystérie me gagner progressivement. Quand enfin je mis la main sur le pli, je le tendis au premier garde.

— Pourriez-vous donner cette lettre à l'Impératrice, je vous prie ?

Il hocha la tête et je dus repartir comme j'étais venue, sans avoir la certitude que ma missive parvienne jusqu'à Joséphine. Je traversai le pont Royal dans l'autre sens, la démarche traînante. Les rues s'animaient à mesure que le soleil montait dans le ciel. Les gardes municipaux arpentaient déjà les allées, les hommes en queue-de-pie se rendaient sur leur lieu de travail et quelques demoiselles en longs manteaux d'hiver discutaient, chaperonnées de près.

Quant à moi, je marchais sans but, à peine concentrée sur les détails qui m'entouraient. Pourtant, c'était précisément ce que je préférais, les détails. Ceux qui m'apprenaient ce que les gens ne voulaient pas montrer. Ceux qui participaient à réaliser de redoutables prédictions.

Non ! me secouai-je en apercevant une jeune fille et sa mère, bras dessus dessous. *Je ne peux patienter sans rien tenter. Je ne peux pas.*

Si je tournais en rond comme les chevaux du cirque, rue Faubourg-du-Temple, j'allais devenir folle. J'avais besoin d'aide pour sortir MAL de prison. Et quoi de mieux que questionner la principale concernée. À coup sûr, elle pourrait me guider.

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

Je partis donc en direction du Marais, vers l'ancien hôtel de la Force que Louis XVI avait racheté pour le transformer en une maison de détention divisée en deux pénitenciers : la Grande-Force pour les hommes et la Petite-Force destinée aux femmes.

Je le savais, car j'avais posé beaucoup de questions lors du précédent emprisonnement de MAL. Tout comme je savais que les gardes à l'entrée ne me laisseraient pas passer sans une bonne raison. Il me fallait préparer un gros mensonge à leur servir.

Sans surprise, les deux sentinelles qui marquaient l'accès de la prison m'arrêtèrent. Une main tendue vers moi, l'autre agrippée au pommeau de leur épée, ils m'intimaient l'ordre silencieux de rester où je me trouvais si je ne voulais pas finir en brochette.

— Je viens voir Marie-Anne Lenormand, indiquai-je avec assurance, le regard fier, et le menton relevé.

— Cela ne va pas être possible, ma petite demoiselle, se moqua le premier.

— Je suis envoyée par l'inspecteur Brandicourt. Vous n'avez pas le droit de me refuser l'entrée !

— Ah oui ? continua le second sur le même ton goguenard. Et comment une gamine comme toi a-t-elle pu intégrer la police ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, affirmai-je en gardant pour moi la repartie cinglante qui me brûlait les lèvres. Je travaille avec l'inspecteur sur une affaire qui m'oblige à questionner la cartomancienne.

— Oui, oui, bien sûr. Dans ce cas, reviens avec lui et nous t'autoriserons à rentrer. Peut-être.

Les deux hommes se tordaient de rire, alors que je

LE CHIEN

rêvais d'une seule chose : leur arracher la langue. Vexée, je fis demi-tour, tentant vainement d'oublier la honte qui me brûlait les joues. Je m'étais persuadée que l'influence de l'inspecteur m'aurait ouvert la porte. Comme j'avais été naïve !

Je n'étais qu'une femme à leurs yeux.

De retour à l'appartement, je tournai de nouveau en rond. Les lieux étaient si propres que je n'aurais plus à faire le ménage avant une bonne semaine. J'avais très envie de me rendre au bureau de police pour savoir si l'inspecteur Brandicourt avait eu des nouvelles de MAL, mais je ne pouvais décemment pas le harceler. Il me fallait patienter... et ce n'était vraiment pas mon fort.

J'accrochai une note sur la porte du cabinet afin d'avertir les clients de sa fermeture momentanée. Je n'entrai pas dans les détails. Les gens parlaient bien assez pour ne pas, en plus, inventer un mensonge qui allongerait la liste des griefs contre « la célèbre cartomancienne ».

Je m'occupai ensuite en m'adonnant à quelques tirages. Je posai toutes les questions qui me venaient en tête et qui ne concernaient pas MAL. J'étais incapable de faire face aux mauvaises nouvelles que les cartes pourraient m'apporter. À la place, je demandai si madame Saguier allait mourir prochainement. Apparemment pas. Elle serait ravie de l'apprendre.

J'interrogeai même mon avenir sentimental qui, selon toute vraisemblance, se résumerait à une absence totale de bonheur, car je n'imaginai pas me marier un jour. Jamais je ne remettrais mon destin entre les mains d'un homme. Et puis, qui voudrait de moi ? Sans parler

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

du fait que les joies de l'amour entraînaient souvent... un état qu'il m'était impensable d'envisager. Lorsque l'on était une servante enceinte, on était une source d'embarras pour les maîtres. Une bouche de plus à nourrir, un enfant à élever et surtout, l'immoralité. Il était monnaie courante que les domestiques engrossées soient chassées de la maisonnée. Non, mieux valait oublier l'amour. Ce n'était pas un luxe que je pouvais me payer. Et ce, même si les cartes affichaient un message sans ambiguïté.

J'avais opté pour un tirage en croix, une méthode intermédiaire entre celui à trois cartes et celui, plus complexe, du grand tableau que je maîtrisais encore assez mal. Il s'agissait de sélectionner une première lame qui représentait le consultant. La seconde se plaçait au-dessus et soulignait les aspects négatifs qui bloquaient ledit consultant. La troisième se positionnait en dessous de la première et évoquait, au contraire, ce qui lui était acquis. Venaient ensuite la carte du passé, à gauche, puis celle du futur, à sa droite. Le tirage dessinait ainsi une croix dont l'ordre atypique devait absolument être respecté sous peine de voir sa prédiction totalement faussée. En lisant cet avenir sous mes yeux, je regrettai presque d'avoir posé la question.

L'As de pique, en premier, me représentait en tant que consultante. Toujours associée à une figure féminine, elle illustrait la pique dont la pointe venait saisir toutes les opportunités.

Le huit de carreau, en haut, n'était pas bien disposé à m'aider. Il semblait empêcher l'accomplissement de ma destinée amoureuse. Ou bien n'étais-je pas au clair

LE CHIEN

avec mes désirs ? Son pendant positif, un huit également, m'apportait une vraie force à cet endroit, en bas du tirage. Sous l'enseigne du cœur, il m'indiquait une estime de moi à son paroxysme. Comme si l'occasion de sortir de ma coquille et de m'affirmer se présentait.

J'ignorai volontairement le six de carreau, la carte de mon passé, celle du voyage et des déplacements. Elle influençait évidemment mes préoccupations du moment... mais passons ! Il était bien plus plaisant de penser au futur, celui où le Valet de cœur prenait toute la place. Dans un tarot de l'amour, c'était un excellent présage. En somme, les cartes m'annonçaient la rencontre prochaine avec une personne qui changerait mon avenir sentimental.

Je gonflai mes joues tout en maintenant mes lèvres pincées, puis délaissai le jeu sur le lit avant de souffler l'air que je retenais. Je n'avais pas le temps pour ces bêtises. MAL avait besoin d'aide. Je devais tout faire pour la sortir de prison. Tant pis pour ma bonne résolution ! J'allais rejoindre l'inspecteur Brandicourt.

— Je n'ai pas pu la voir, hier soir, déclara-t-il après que j'avais surgi dans son bureau. Le commissaire Rambour n'a visiblement pas apprécié me trouver dans son cabinet, car il m'a fait bloquer l'accès.

— A-t-il le droit de faire cela ? m'étonnai-je, indignée.

— Pas sur le long terme, mais je crains qu'il soit peu enclin à nous aider.

— Que voulez-vous dire ?

— Louise, soupira-t-il en se pinçant l'arête du nez, Marie-Anne restera emprisonnée jusqu'à son jugement pour trahison. Comprenez-vous ce que cela implique ?

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

— Tant que la date dudit jugement ne sera pas annoncée, ils peuvent la maintenir captive autant qu'il leur plaira, soufflai-je, la boule au ventre.

— J'en ai peur.



*Samedi 8 décembre 1804
17 frimaire de l'an XIII*

Les nouvelles n'étaient pas bonnes pour MAL et je ne savais plus quoi tenter. Je bouillais d'être aussi inutile. Si cela continuait, j'allais abîmer le paquet de notre appartement à force de le lustrer !

Lorsqu'on frappa à la porte, je lissai mon tablier et mes cheveux avant d'ouvrir. Un messenger impérial me salua et me tendit une lettre que je lui arrachai presque des mains. Je la dépliai, fébrile, devant l'homme qui ne bougea pas.

Mademoiselle Louise,

J'espère que cette missive vous trouvera en bonne forme malgré les malheurs qui s'abattent sur notre amie commune. Je puis vous assurer mon aide, pleine et entière, dans cette affaire.

En l'absence de cette amie, qui m'a largement vanté vos capacités, j'aimerais que vous la remplaciez lors de ma réception du jour. Mon cocher vous fera conduire.

Bien à vous,

J.

LE CHIEN

Une journée ! J'avais attendu tout le samedi pour qu'enfin l'Impératrice me réponde. Si ce message m'avait d'abord soulagé quant à l'avenir de MAL, il m'avait ensuite arraché quelques frissons, entre panique et excitation : remplacer la plus grande cartomancienne de Paris lors d'une soirée mondaine donnée par Joséphine ?

— Il n'en est pas question, déclarai-je en montant la main à mon front sous le regard stoïque du coursier.

— Dois-je rapporter à Sa Majesté l'Impératrice que vous déclinez son offre ?

— Non ! m'affolai-je. Seigneur, non.

La formulation ne souffrait aucun refus. On ne disait pas non à l'Impératrice de France – surtout quand on espérait son aide.

J'observais l'homme qui me devisageait en retour. Il ne savait plus sur quel pied danser, et je compris soudain que je n'étais pas présentable pour la cour. Je ne pouvais décemment pas évoluer au sein de la haute société vêtue de la sorte.

— Je reviens dans un moment, lâchai-je en lui claquant la porte au nez.

Je me précipitai dans la chambre de MAL, ouvris son armoire dans laquelle je rangeais moi-même ses tenues. J'hésitai à prendre une robe. Avais-je le droit ? Bien sûr que non. Ou peut-être que si. La réputation de MAL était en jeu.

Je poussai un gémissement en pensant qu'elle n'aimerait pas du tout me savoir chez l'Impératrice à sa place, malgré toute l'affection qu'elles se portaient mutuellement. Ou bien justement à cause de toute l'affection qu'elles se portaient mutuellement. Si je me

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

trompais dans une prédiction ou si je vexais une personne en disant la vérité, que se passerait-il ?

Une nouvelle plainte s'éleva de ma gorge. Incapable de me décider sur la tenue à adopter, je choisis d'y aller avec ma propre robe. Après tout, l'Impératrice savait parfaitement à qui elle avait affaire. Je pris tout de même le châle de MAL, celui avec lequel j'avais dormi, que je jetai sur mes épaules. Je ramassai mon jeu de cartes encore étalé sur mon lit, le glissai dans ma poche, puis sortis de l'appartement.

Dehors, il faisait déjà nuit et une berline patientait devant l'immeuble. Une berline ! Je ne m'étais jamais déplacée qu'à pied, pas même une fois à cheval, alors je fixai l'attelage avec de grands yeux, me demandant vraiment s'il m'était destiné, ou même si j'avais le droit d'y monter.

Le messager ouvrit la portière pour m'inviter à y grimper, me tendant le bras comme si j'étais une demoiselle de bonne famille. Si je sentis la raideur dans sa main, je n'en fis pas cas. Je ne doutais point que prodiguer de telles attentions à une servante devait mettre à mal ses valeurs et son éducation. Je n'étais, moi-même, pas très à l'aise.

Heureusement, le chemin fut court jusqu'au palais. J'eus à peine le temps de m'émerveiller de cet écrin surmonté de gros tissus de soie ou du paysage qui défilait rapidement derrière les miroirs.

Je descendis derrière les Tuileries, sur la cour du Carrousel, pour rentrer à la suite du messager dans un vestibule. Il me guida lui-même jusqu'à un petit cabinet où il m'ordonna de patienter, sans autre commentaire. Pourtant son regard en biais me laissait croire qu'il

LE CHIEN

aurait aimé me dire de ne toucher à rien. Il n'avait pas à s'inquiéter, car je me sentais si peu à ma place au milieu de cette pièce richement décorée de dorures, de hauts miroirs, de lustres habillés de perles et de verre soufflé, que j'osais à peine respirer de peur de polluer l'air.

Un autre valet entra par le fond de la salle, me salua d'un furtif mouvement de tête avant de m'entraîner à sa suite. Mes bottines claquaient sur le sol marbré et bientôt, j'entendis le brouhaha caractéristique des conversations qui se mêlaient. L'homme en livrée bleu et blanc saisit les poignées d'une double porte bordée de moulures complexes pour annoncer mon nom devant l'assemblée de curieux.